

La part du sport

par Cécile Cauquil

Activité libre ou sport de compétition ?

SPORT : exercice physique dont la pratique méthodique a pour but de développer les qualités du corps et certaines qualités de l'esprit telles que : la loyauté, l'énergie, la persévérance et la décision.



Je croyais que j'avais depuis toujours aimé le *sport*, mais en relisant cette définition qu'en donne le gros Larousse, je m'aperçois que mes années d'enfance, pourtant si passionnées d'activité physique, s'en sont trouvées aussi loin que le texte libre l'est de la plus inoffensive rédaction imposée.

Le seul terme d'ailleurs qui se trouverait vraiment en trop pour qualifier ces exercices physiques auxquels nous nous livrions avec fougue, serait l'adjectif : méthodique. Quant au but, l'eussions-nous connu, nous nous en serions souciés comme d'une guigne. Nous nous livrions à une telle débauche de gestes sportifs, non pour développer les qualités de nos jeunes corps, mais parce que ces bras, ces jambes, tous ces muscles et ce cœur et ce sang débordaient d'une telle énergie qu'il fallait leur donner du champ libre sous peine d'exploser.

J'habitais, entre 5 et 12 ans, dans un quartier sain et aéré de la périphérie d'Albi, une maison si ouverte qu'elle me déversait à toute heure vers les espaces libres, carrefour au soleil ou foirail herbeux où tous les galopins du quartier m'attendaient...

Nous organisions incontinent les plus démonstratives parties « d'éducation physique ». C'étaient tantôt des « jeux gymniques » venus du lointain des âges et que nous abordions avec un sérieux dans l'effort, un goût du dépassement, une maîtrise parfois, qui nous laissaient des

heures après, pantelants, mais si comblés — esprit et cœur de surcroît — que nous avions l'impression d'avoir réalisé la seule chose pour laquelle nous étions nés, et dont l'urgence, à chaque coup, nous faisait entrer d'emblée dans l'action, manifestant des qualités d'organisation et de décision qui auraient stupéfié nos maîtres...

Avions-nous une corde? Aussitôt c'étaient des « attelages » qui caracolaient et piaffaient autour des platanes. Plus tard, nous préférions — si le jeu était mixte — former un cercle autour de celui qui, faisant tourner son « lasso » nous cinglait douloureusement les mollets si nous ne sautions pas très haut et très bien au moment précis.

Étions-nous seulement un cercle de filles? Alors le traditionnel saut à la corde — avec chants et rythmes aussi rituels (et aussi beaux, je m'en rends compte à présent) que les incantations, nous tenait là des heures durant. C'étaient du saut, mais c'était surtout de la danse. (M^{me} Mounier a raison, toute activité physique organisée est un ballet). Et tout le monde dansait : les deux qui tenaient la corde et tournaient, d'un poignet exercé, tantôt vite, puis très vite, en tirant horizontalement, alors que les autres, en demi-cercle scandaient la mesure en chantant d'étranges couplets, et que la « sauteuse » se sentait portée par le rythme et irrésistiblement soulevée de terre pour réussir ses « coups doubles » qui étaient de véritables performances (je n'ai jamais plus vu sauter de la sorte et je comprends bien mes élèves qui trouvent trop « gnan-gnan » les jeux de corde).

Puis venait le temps des sauts en hauteur, sans chant, sans rien, pour le plaisir d'affronter l'obstacle, de nous mesurer à cette corde toujours plus haute,

que nous ne savions aborder que de front, les jambes repliées, d'une façon fort peu payante, mais en un réflexe nerveux si tendu vers le but, si volontairement dépouillé et pur, que nous gagnions centimètre après centimètre et que chaque fois nous devenions notre propre champion.

C'était l'époque où nous ne pouvions rencontrer la barre transversale bloquant le demi-battant d'un gros portail sans nous exercer à toutes les acrobaties... Et lorsque je possédai par chance, de vrais anneaux de gymnase, ce fut « le cirque » à longueur de jeudis. Nous souhaitions de vraies représentations, recrutions des spectateurs, mais nous nous exercions si longtemps et avec tant de passion, que le public alléché venait grossir notre troupe et qu'il ne restait personne pour applaudir.

C'est vers ce temps-là aussi, que je devais, tous les soirs, porter une lettre à la gare ; mais jamais je n'avais le temps matériel d'y arriver avant le train ! J'y courais donc, sans arrêt et sans effort apparent, heureuse toutefois quand un attelage de livraison empruntait mon chemin et que je pouvais orchestrer mon jeune galop au trot lourd des deux chevaux.

Pourquoi est-ce que je raconte tout cela? Ces souvenirs trop personnels, alors que chacun en a autant dans sa mémoire? Tout d'abord parce qu'ils corroborent et ce que dit Freinet de la méthode naturelle et ce que pense Le Bohec : « Ce qui compte pour les moins de 11 ans, c'est l'activité physique libre et accrochée *profondément* aux intérêts *vitaux* de l'enfant ».

Et aussi parce que un seul de mes quatre enfants m'a paru exiger cette même frénésie de mouvements... Les autres en sentaient sans doute moins le besoin et leurs activités physiques étaient plus nuancées, plus rationnelles que violentes...

Ceci m'amène donc à envisager dans l'éducation physique aussi : « la part du maître ».

D'ABORD CHEZ LES PETITS

En « activités physiques »

— quand l'imagination créatrice tourne court...

— quand les gestes sont décevants pour l'enfant lui-même...

— quand la fatigue va trop loin, etc...
l'éducateur ne peut-il, s'il sent qu'il est bien toléré et ne rompt pas le charme :

— entrer dans la ronde et conseiller,

— offrir l'attitude qui dépanne,

— enseigner le geste plus rentable, plus joli aussi,

— suggérer une idée qui relance le rythme alors que l'intérêt faiblit,

— profiter d'une trouvaille enfantine pour amener les participants à se donner au maximum ? En un mot agir comme à l'heure du texte libre lorsqu'il offre sa participation.

APRÈS 11 - 12 ANS

C'est le temps où ici, comme là, liberté totale est souvent synonyme d'anarchie. Cependant l'enfant entre dans la pré-adolescence et, désœuvré ou non, il a de plus en plus besoin d'exercer ses jeunes forces. Le jeu libre ne lui suffit plus que rarement. Si c'est un petit paysan il commence à travailler dur, penché sur la terre, les épaules tiraillées par les poids trop lourds, il n'a plus le temps de jouer et par conséquent de remédier à ces exercices qui le rendent lourd, lent et souvent gauche.

Vers cet âge-là l'enfant a tendance à rechercher des partenaires pour des « jeux à règles » plus ou moins niais qui ne sont que parodie de jeux sportifs...

A ce signe, l'éducateur peut voir que l'activité physique veut devenir activité sportive, que la troupe enfantine peut se plier à la discipline d'un vrai sport d'équipe.

A Augmontel, quand le volley, le football, le ping-pong n'avaient pas acquis droit de permanence quotidienne, on voyait parfois les enfants essayer d'organiser une de ces parties de « barres » à l'intérêt vite languissant, au plaisir artificiel, comme les règles qui régissent ce jeu...

POURQUOI ALORS REFUSER LA COMPÉTITION SPORTIVE AU NIVEAU DU GROUPE ?

— En sport, aucun geste n'est gratuit, chacun étant d'autant plus efficace qu'il est complet.

— Chaque geste *peut* s'apprendre.

— Aucun temps n'est mort.

— Les règles précises exigent : discipline, don de soi, loyauté, esprit d'équipe, initiative, etc...

— La défaite, n'étant que momentanée ne laisse que peu d'amertume mais douche le vaniteux...

— La victoire n'est jamais que relative, mais elle exalte le timide.

Seulement « l'arbitre », le « meneur de jeu », le maître d'éducation physique, le « professeur de gestes » est souhaité par tous et son rôle est polyvalent : physiologique et moral.

S'il s'applique à faire triompher toujours le fair-play, la loyauté absolue, s'il apprend la démystification de la vedette sportive, s'il enseigne la désinvolture à l'égard des nouvelles à sensation sur les journaux sportifs... alors il peut faire un bien énorme, surtout lorsque le milieu où évolue l'enfant devient un véritable défi à toute logique.

Je pense à ce bouillant petit Jean-Pierre de 10 ans, dont le grand plaisir

était de courir le Causse, de travailler avec le chaufournier, son voisin, d'escalader la colline, de grimper aux arbres et bien sûr de taper dans un ballon, et qui vient de déménager au quatrième étage d'un building de Mazamet. Que lui resterait-il s'il ne pouvait s'inscrire à l'école de football heureusement créée depuis quelques mois dans son affreux quartier neuf?

Toutefois une mise en garde: le conseiller sportif s'apercevra bientôt que chez ses poulains, le sport a tendance à tenir lieu de tout et d'autant plus qu'ils acquièrent spécialisation ou maîtrise. Dans un groupe de jeunes par exemple, l'activité

culturelle passera dorénavant au second plan. Ainsi, si l'activité d'un match l'emporte toujours sur une séance de TV (et c'est autant de gagné!) la pratique d'un sport primera un exercice d'art dramatique et plastique par exemple, ou de lecture, ou d'audition musicale (seule la danse résiste assez bien)!

Mais la vie moderne étant ce qu'elle est devenue avec ses engouements excessifs orchestrés par la grande presse, sans doute vaut-il mieux composer, et offrir au sport, ce que, de toutes façons il prendrait lui-même.

C. CAUQUIL

Naissance d'une pédagogie populaire (I)

par Elise Freinet

- L'histoire de la C.E.L. et du mouvement de l'Ecole Moderne
- L'école de Bar-sur Loup
- Naissance d'une pédagogie technique
- Le matérialisme scolaire
- Les premiers Congrès de l'Ecole Moderne
- Saint-Paul (1928-1929)

C'est le livre des faits

Un livre passionnant !

Bibliothèque de l'Ecole Moderne
